



▲ Thomas More (1478-1535), humaniste anglais auteur de *l'Utopie*, ouvrit de nouvelles voies bienveillantes, dans l'éducation notamment.

Ce qu'en disent les philosophes

...
Eunoia, benevolentia, amour ou encore charité, petit tour d'horizon dans la philosophie occidentale, d'Aristote à Nietzsche, guidés par Alexandre Jollien.

Le maître bouddhiste Chögyam Trungpa dénonçait le matérialisme spirituel, cette tentation de solliciter un chemin pour améliorer son propre confort et s'enfermer dans une bulle, son bunker intérieur. J'ai peur qu'un certain développement personnel et parfois même une vision de la méditation puissent servir de paravent, de cache-misère qui légitimerait une société qui carbure au narcissisme et met de plus en plus de gens sur la touche, qui exclut et oppresse.

Tout le défi, c'est de promouvoir le don de soi, l'engagement et la solidarité. L'individualisme oublie, nie l'interdépendance et nous conduit droit dans le mur. Tous, nous sommes embarqués sur le même bateau. Une philosophie qui n'intégrerait pas l'autre ne vaut pas une heure de peine.

Les Anciens connaissaient bien sûr des formes de générosité et d'altruisme ! Quelle société pourrait survivre sans un minimum d'entente, de savoir-vivre ? Aristote, dans *Éthique à Nicomaque* (IX, 4.4.1), parle d'*eunoia*, que certains traduisent par « bienveillance », d'autres, par « générosité » : « *Par ailleurs, les actions vertueuses sont de belles actions et sont motivées par ce qui est beau. Le généreux, lui aussi, lorsqu'il donne sera donc motivé par ce qui est beau, tout en agissant correctement, c'est-à-dire en donnant à ceux qu'il doit tout ce qu'il doit, lorsqu'il le doit et selon toutes les autres exigences du don correct. Et ce, avec plaisir ou sans peine, car le geste vertueux a de l'agrément ou se fait sans peine et il est ce qu'il y a de moins affligeant.* » La vraie générosité ne s'arrache pas aux forceps, elle rayonne de tout l'être.

Des auteurs latins font référence à la philanthropia, la *benevolentia* ou l'amitié. Autant de mots qui désignent une attention à autrui. Mais qui est l'autre dans l'Antiquité ? Comment est envisagé un esclave, un mendiant ?

CHEZ LES ANTIQUES

Dans leurs écoles, les philosophes antiques s'employaient à sculpter des singularités libres, sans passions tristes. Dans des pages sublimes, Sénèque évoque

l'amour pour le genre humain : « *Nous sommes les membres d'un grand corps. La nature nous a créés parents, nous engendrant à partir des mêmes origines et en vue des mêmes fins. Elle a mis en nous un amour mutuel et nous a fait sociables. Elle a fondé l'équité et la justice. En vertu de ses lois, c'est une plus grande misère de nuire aux autres que de subir le mal* » (*Lettres à Lucilius*, 95, 52-53).

Gageons que le souci de soi élaboré par les Anciens n'interdit pas le don de soi. Au contraire, s'affranchir des projections, se libérer des préjugés, cesser de courir après les faux biens permet de s'engager totalement pour tous et de ne laisser personne sur le bas-côté.

Loin des caricatures, la charité chrétienne est un absolu, un constant dépassement. Elle comprend bien sûr la bienveillance, mais déborde tout ce que l'on peut imaginer. C'est l'amour en acte, la déprise de soi, une générosité sans calculs. Saint Augustin, dans sa règle, donne une sacrée boussole : « *Plus vous aurez souci du bien commun avant votre bien propre, plus vous découvrirez vos progrès.* »

Dans *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, l'historien grec Thucydide dit que c'est un fait de nature que l'homme prend le pouvoir dès qu'il le peut. La charité, c'est aller contre ce réflexe, cet instinct et faire passer l'autre toujours avant soi. En somme, c'est se libérer de la tyrannie d'un *ego* qui nous voue inexorablement à l'insatisfaction et à la voracité.

LES HUMANISTES

Transmettre, communiquer aux femmes et aux hommes, à chacun les moyens d'accéder à une vie plus libre et plus heureuse est un projet tellement actuel. Des figures comme Érasme ou Thomas More, en montrant une sagesse évangélique qui libère et affranchit, une sagesse espiègle, si je puis dire, ouvrent des voies magnifiques. J'aime quand l'humaniste hollandais, dans *Éloge de la folie*, rappelle qu'aimer, c'est littéralement sortir de soi, se donner.



ALEXANDRE JOLLIEN

Philosophe et écrivain ayant vécu 17 ans dans une institution pour personnes handicapées, il a conquis le public dès son premier livre, *Éloge de la faiblesse*, Cerf, 1999.

Les maîtres du soupçon décapent, interdisent qu'on se la raconte. Un proverbe africain affirme que la main qui donne est toujours plus haute que celle qui reçoit ! Il peut y avoir une volonté de puissance, de l'emprise dans le fait d'aider autrui. Il faut être sacrément libre pour donner sans compter, sans attendre un renvoi d'ascenseur. Nietzsche est l'un des plus grands moralistes à mes yeux. Il dissèque les hypocrisies et du coup on se retrouve à poil, sans masque. C'est là que peut commencer une pratique sincère de la bienveillance, sans but ni esprit de profit, comme dit la tradition du zen.

La bienveillance n'est jamais acquise. C'est une lanterne, un horizon. Pour Kierkegaard, on n'est jamais chrétien, on le devient. Je pense que convertir le cœur à un altruisme intégral est un défi de chaque instant. Jamais nous ne pouvons nous installer dans l'autosatisfaction ! À la limite, ce n'est pas à nous de dire si nous sommes bienveillants. « *Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite...* » (Matthieu 6, 3).

Dans *Humain trop humain*, Nietzsche écrit que la première pensée de la journée pourrait être de se demander si ce jour-là on pourrait faire plaisir à quelqu'un. C'est basique, éminemment concret, là aussi, c'est une boussole qui oriente le quotidien ! Sans faire des tartines sur la bienveillance, nous sommes invités à retrouver nos manches et à poser des actes de générosité.

C'est en pratiquant la vertu qu'on l'acquiert. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, disait Aristote. Il faut se jeter à l'eau, sans retenue. ■

ALEXANDRE JOLLIEN



◀ « *C'est une plus grande misère de nuire aux autres que de subir le mal* » Sénèque (4 avant J.-C.-65 après J.-C.).



« Alexandre Jollien est le premier grand philosophe à avoir souffert d'un handicap congénital. Le handicap de l'autre nous confronte à notre propre image, à notre prétention d'être "normal". La souffrance lui a permis de se tourner vers les autres. "Ce sont eux qui m'ont sauvé", affirme-t-il. » ■